

Soudain, au bout du monde

Soudain dans la forêt profonde, d'Amos Oz. Gallimard, « Du monde entier », 126 p.

Nicoletta Dolce

Number 215, July–August 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10383ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dolce, N. (2007). Soudain, au bout du monde / *Soudain dans la forêt profonde*, d'Amos Oz. Gallimard, « Du monde entier », 126 p. *Spirale*, (215), 51–52.

plus riches en enseignements consiste à comparer le même comportement phylogénétiquement ». Il s'agit d'étudier un comportement, alimentaire par exemple, chez plusieurs espèces jusqu'à l'homme en tâchant de découvrir des constantes ou de repérer certaines singularités. Quoi de mieux qu'un grand parc urbain pour se prêter à ce genre d'étude compara-

tive? On peut y observer deux camarades de longue date, l'homme et son meilleur ami, dans leur milieu naturel, comparer leur comportement sexuel, agressif, social, défécatif... Laisse a relevé le défi sur un mode littéraire et nous fait découvrir un peu de la sagesse des chiens. Les civilités canines (« truffe dans le cul ») peuvent nous paraître bien peu ragoûtantes,

n'empêche qu'en deux « snifes » ils peuvent en apprendre davantage sur leurs congénères que nous en deux heures de dialogue. Le roman montre ainsi le contraste entre la bonne entente spontanée des chiens, pour qui chaque rencontre suit un rituel précis, et le climat de méfiance et d'animosité qui perturbe les relations humaines. « Pourquoi les humains ont-

ils si souvent une mentalité plus bestiale que les bêtes? Pourquoi la méchanceté se manifeste-t-elle si souvent à travers leurs agissements, si radicalement ancrée en eux? » Si le roman n'ambitionne pas de répondre à toutes les questions qu'il soulève, il ébranle malgré tout ce bon vieux complexe de supériorité qui accable l'espèce humaine. ●

ROMAN

Soudain, au bout du monde

SOUDAIN DANS LA FORÊT PROFONDE d'Amos Oz

Gallimard, « Du monde entier », 126 p.

Par NICOLETTA DOLCE

Le hurlement du chien à la lune, le glapisement du renard dans la forêt, l'hululement de l'oiseau dans la nuit, la stridulation du criquet et le coassement de la grenouille dans l'étang, ce sont tous des sons qui ont déserté depuis longtemps cette poignée de maisonnettes cernées par le vent, les montagnes et les nuages. Le village, traversé par une seule route s'insinuant dans la brèche de la montagne, est situé dans une dimension transcendante toute limite spatiotemporelle : « c'est le bout du monde », nous avoue le narrateur. Un torrent impétueux, qui coule entre les arbres, le parcourt de part en part; le grondement sourd de l'eau, tel un gémissement, retentit sans cesse. Un lourd secret, pétri dans la faute et l'oubli, pèse sur ses habitants. Voici, en quelques mots, les prémisses de *Soudain dans la forêt profonde*, ce conte envoûtant d'Amos Oz.

Romancier, essayiste et journaliste, cet auteur prolifique est l'un des intellectuels les plus influents en Israël. Cofondateur du mouvement La paix maintenant (1978) — qui prône la séparation des deux États comme solution au conflit entre les Israéliens et les Palestiniens après la Guerre des Six jours en 1967 — et lauréat du Prix de la paix, du Prix Israël en littérature et du Goethe Preiss de la ville

de Francfort, il nous a livré récemment deux romans, *Seule la mer* (Gallimard, 2002) et *Une histoire d'amour et de ténèbres* (Gallimard, 2004), qui, traduits en plusieurs langues, ont connu un succès international. *Seule la mer*, roman dont la langue se tient constamment à la frontière entre la prose et la poésie (Amos Oz s'y est donné la tâche de travailler sur les syllabes, sur les sonorités et sur l'équilibre métrique de chaque phrase), ne décrit ni Jérusalem ni les territoires occupés, mais plutôt la vie de personnages ordinaires virevoltant dans une quotidienneté somnolente. En revanche, comme son titre l'indique, *Une histoire d'amour et de ténèbres* présente un paysage mémoriel bariolé : ici, les souvenirs de la naissance d'Israël se mêlent tant à ceux des parents de l'écrivain, des intellectuels polyglottes fuyant une Europe aimée, qu'aux traces mnésiques de l'auteur revisitant son enfance.

De tout autre facture, *Soudain dans la forêt profonde* ne contient aucun élément géographique ou culturel précis, hormis le nom de Nehi renvoyant, dans la tradition juive, au démon de la montagne. L'histoire débute *in medias res* alors que l'institutrice du petit village, Emanuela, parle à ses élèves incrédules de l'existence de l'ours, de la respiration des poissons ou du cri

de la hyène pendant la nuit. Ces créatures vivantes n'appartiennent pas à l'univers des enfants qui, tout en écoutant leur maîtresse, la jugent farfelue. Le seul qui se prend à rêver d'animaux, c'est le petit Nimi, un gamin éternellement enrhumé et aux dents écartées, osant, envers et contre tous, raconter ses rêves animaliers. D'emblée, on comprend que, dans ce village, les rêves et l'imagination sont bannis et que quiconque s'écarte du droit chemin s'expose à la risée publique. Le destin de Nimi est alors décidé; après avoir quitté l'école et le village pour se sauver dans la forêt, il y reviendra atteint de hennite, une maladie qui le rend muet, capable seulement de pousser des cris chevalins. Le village entier a signé un pacte de violence, la violence sournoise qu'une microsociété exerce sur « le différent ». Par le biais de sa folie, Nimi est éliminé du champ du possible, en d'autres termes, il perd toute crédibilité (voir, à ce propos, le livre de Riccardo Petrella, *Désir d'humanité. Le droit de rêver*, Écosociété, 2004). « En effet, quiconque refuse de se fondre dans le moule, d'être comme tout le monde souffre de la maladie du hennissement, ou du hurlement, ou de Dieu sait quoi, et alors, il a intérêt à se tenir à l'écart pour ne pas contaminer les autres ». Toutefois, cette folie, telle une arme à double tranchant, lui

permettra de vivre sa présumée différence dans une liberté à la fois heureuse et déchirante.

Au fur et à mesure que l'on avance dans le conte, on découvre qu'un mystère surplombe ce village « morne et taciturne » qui, en proie à la terreur durant la nuit, craint la descente du démon de la montagne. Cependant, à l'instar des enfants du village, le lecteur ne connaît ni les raisons de la désertion des animaux ni celles de la vengeance de Nehi. Les adultes détiennent un savoir défendu qu'ils ne partagent pas, car « lorsqu'on est ignorant, on ne peut pas se sentir coupable », nous révèle l'auteur dans une de ses rares interventions. Mais l'espoir du retour des animaux habite encore quelques âmes tenues à l'écart : Almon, le pêcheur, qui façonne de jolies figurines de bois représentant des animaux et des créatures inconnues; Emanuela, dessinant les dites créatures sur le tableau de la classe; Lilia, « la boulangère toquée », qui jette les miettes du pain invendu dans le torrent ou sur les arbres. Comment ne pas saisir, entre les lignes, une référence au rôle salvateur de l'art, cet art entendu à la fois comme transmission et comme survivance?

Un jour, deux enfants curieux et intelligents, Matti et Maya, décident de

contrevenir aux règles : ils pénètrent dans la forêt afin de découvrir ce qui s'y cache. La seconde partie du conte est entièrement consacrée à ce voyage qui, se déroulant selon les étapes d'un vrai voyage initiatique, les ramènera à la maison sains et saufs, mais profondément changés. Dans la forêt ténébreuse ils rencontreront Nehi. C'est ici, à mon avis, dans la confrontation entre les enfants et le démon de la montagne,

que se dégagent les principes sous-tendant l'éthique d'Amos Oz. Le dialogue qui s'établit entre eux, portant sur l'isolement, la vengeance, l'oubli, l'ignorance, la culpabilité, la crainte, l'humiliation et la quête de compassion, se révèle un échange fructueux entre deux mondes jadis scellés par l'incommunicabilité. Pas de ton oratoire ou moralisateur, pas de vision manichéenne non plus. C'est un hymne au compromis. « *Dans mon*

monde, le mot compromis est synonyme de vie. Et où il y a la vie, il y a les compromis », affirme Amos Oz dans son remarquable essai *The Tübingen lectures. Three lectures*¹.

La question de l'usage de sa voix et de sa plume étant centrale dans la réflexion d'Amos Oz, on ne s'étonne donc pas que, de retour à la maison, Matti et Maya aient une mission à accomplir : en évitant de contracter la

maladie du mépris et de la raillerie, ils devront parler aux autres. « *Parler et parler encore* » sans se décourager et sans, non plus, sombrer dans l'oubli. Qui sait, un jour, peut-être, les habitants du village, dotés d'un « *supplément d'âme* », décideront de *prendre le risque de changer*. ●

1. La version italienne que j'ai lue porte un titre assez révélateur, *Contro il fanatismo*, Milano, Feltrinelli, « *Universale economica* », 2005, p. 25. Traduction libre.

Chih-Chien Wang, *Dry Grass Pack*, 2007
Impression au jet d'encre (50 x 40 pouces)
Gracieuseté de l'artiste

